

FAIRE MOUVEMENT SOUS LES OPINIONS : ÉLOGE DU « VOIR »



Par Guillaume Lohest

Cet article propose une réflexion sur la polarisation et l'aveuglement possible dans les opinions. Il invite à jouer un rôle complémentaire, à un autre niveau dans le cheminement démocratique de la société. Notamment, bien sûr, en ce qui concerne les débats autour de ce qui est appelé « wokisme ».

Le wokisme existe-t-il par lui-même, ou uniquement comme fantôme de ses adversaires ? Ceux qui s'acharnent à donner leur point de vue formulent souvent des réponses qui sont avant tout l'affirmation de leur positionnement. D'un côté les anti-woke diront qu'il s'agit d'une idéologie réelle et dangereuse (cela leur permet de se positionner en chevaliers de la civilisation), tandis que les autres avanceront que ce mot veut dire tout et n'importe quoi, que ceux qui l'utilisent sont des réactionnaires ou des fascistes (ce qui les positionne en chevaliers du Progrès). Le résultat est là : une opposition explosive, vendeuse électoralement ou médiatiquement, et cette impression qu'il faut choisir son camp car il n'y en aurait que deux. En réalité, ce qui se joue et se rejoue sans cesse, c'est la désignation d'un ennemi. Dans la tête des uns : les dangereux wokistes radicaux face aux braves gens ou à la vraie gauche populaire. Dans la tête des autres : les réactionnaires fascistes face à l'évidence de la justice sociale¹. Pouvons-nous sortir de ce jeu ? Suspendre un peu l'élan qui nous pousse à dresser le portrait d'un ennemi ? Comment faire pour endosser un autre rôle ?

LES OPINIONS

Commençons par un exercice d'humilité auquel nous ne sommes pas habitués, surtout si nous sommes passionnés par les idées, le débat et la politique. Moquons-nous un peu de nos opinions, de nos certitudes, de nos croyances. Elles n'ont en soi aucune importance. Quand vous entendez un reportage sur telle ou telle manifestation pour les droits des minorités sexuelles ou pour dénoncer le nombre de féminicides, d'où vous vient ce besoin immédiat de réagir, de vous positionner, d'affirmer ce que vous pensez ? Même chose, si j'entends un proche critiquer le « wokisme », exprimer des inquiétudes face à des évolutions de société qu'il ne comprend pas, pourquoi monte en moi l'urgence de donner un avis, de faire gagner une idée ? Quelle prétention de croire que le monde attend mon point de vue ! Quelle prétention de croire que ce que je pense aujourd'hui vaut pour l'éternité ! Leonard Cohen, face à un journaliste lui rappelant qu'il avait changé d'avis, répondit : « Oh... je ne suis

pas attaché à mes opinions ». Faisons cet exercice, essayons de nous redire ceci : « mes opinions n'ont aucune importance. Elles ne pèsent en rien sur la marche du monde. » Ce sont des « branches mortes flottant sur l'eau croupie de l'époque² » comme l'écrivait le poète Christian Bobin.

Se détacher de ses opinions personnelles... facile à dire ! La philosophie antique a proposé une attitude qui peut encore nous aider aujourd'hui : la « suspension du jugement » ou *epochè*, un mot grec qu'on peut traduire par « arrêt, interruption ». Au moment où surgit le besoin viscéral de produire du jugement, tentons d'appuyer sur stop. Car quand un jugement vient aussi vite et aussi fort, quand il s'impose à nous, il est forcément un préjugé. Cela peut nous faire penser à la sagesse de Cardijn : avant le « juger » et l'« agir », il y a le « voir », qui réclame toute notre attention et qu'on a tendance à négliger. La réflexion ici déployée se situe sur ce terrain : attardons-nous sur le « voir » avant de nous précipiter sur les deux autres verbes, toutes voiles dehors, idéologies et préjugés allègrement mélangés dans un combat où nous nous focalisons alors sur l'ennemi. Un ennemi peut-être un peu hâtivement dessiné. Un ennemi, comme on dit, fantasmé. Ceci vaut certainement pour les anti-woke, mais aussi pour d'autres, qui ne se définiront certes pas comme wokistes (ils répètent que cela n'existe pas) mais se retrouvent piégés dans un positionnement tout aussi binaire. Ils sont alors – accrochez-vous – anti anti-woke.

LA POLARISATION

« *Se choisir un ennemi, c'est bien sûr le désigner, mais surtout construire de lui une représentation suffisamment négative pour me permettre de l'affronter, de le combattre. Si je ne veux pas douter, céder, faiblir, perdre des batailles ou, torturé par l'interrogation, me retrouver désarmé, je dois impérativement construire de mon ennemi une image homogène et dévalorisante*³. » Cette focalisation sur l'ennemi existe dans tous les camps. Elle est même théorisée dans les milieux militants, de l'extrême droite à l'extrême gauche. Elle a certainement une fonction importante qui est celle de nommer pour permettre l'action, la lutte. On sait l'importance du vocabulaire guerrier en politique : bataille des idées, rapport de forces, victoire, défaite... Pour Chantal Mouffe⁴, la démocratie est d'ailleurs par principe *agonistique* (encore un mot grec), c'est-à-dire un combat.

Mais... Cela doit-il pour autant devenir un principe permanent des interactions sociales ? Notre façon d'entrer en contact avec les autres, avec la réalité, doit-elle immédiatement passer par le filtre du combat politique avec identification de l'ennemi ? Est-ce une belle façon d'habiter le monde et de tisser du lien ? Si l'on suspend notre jugement et qu'on regarde ce phénomène avec d'autres lunettes, on peut aussi y voir l'expression de pulsions assez irréflechies, des fonctionnements psychosociaux qui nous dépassent.

Ainsi, la « polarisation des attitudes » est un phénomène bien connu en psychologie sociale : elle est définie comme la tendance de deux opinions différentes à s'éloigner de plus en plus, au fur et à mesure que chacun des deux pôles apporte des arguments et des « preuves » pour étayer son bien-fondé. Il y a là quelque chose de tragique. Cela signifie que plus on discute, plus on débat... plus on s'éloigne ! N'est-ce pas le cas dans les polémiques liées au wokisme ? On peut voir cela aussi à l'échelle de la société. La vie politique a tendance à se structurer, ou à se restructurer entre deux grands camps opposés : les Républicains et les Démocrates aux États-Unis, les socialistes et la droite autrefois en France, etc.

QUOI ? MOI RACISTE ?

Ce phénomène de polarisation s'explique par d'autres fonctionnements psychosociaux auxquels personne n'échappe *a priori*. On peut évoquer ici le biais de confirmation, qui est la tendance à n'accorder son attention qu'aux informations qui renforcent nos croyances. Si je suis très investi dans la lutte contre le capitalisme, je vais avoir tendance à me renseigner prioritairement sur ce sujet, à regarder l'ensemble des phénomènes de société à travers cette grille de lecture. Cela peut me conduire à ne pas voir toute la spécificité d'autres situations ou d'autres dominations (et vice versa). Mentionnons aussi la dissonance cognitive, qui pointe notre incapacité à supporter deux vérités contradictoires. Si, par exemple, je suis profondément convaincu d'être progressiste et solidaire, me sentir soudain assimilé à un racisme structurel de la société a quelque chose d'insupportable. « *Quoi ? Moi, je serais raciste ?* ». Idem si, à l'écoute des discours féministes actuels, je me sens soudain associé au sexisme ordinaire qu'ils dénoncent. « *Quoi ? Moi sexiste ?* » Une alarme devrait retentir dans mon cerveau, prescrivant une cure immédiate d'*epochè* et de « voir » avant de (pré)juger. Je devrais attendre, lire, écou-



ter, me renseigner en profondeur. Mais autre chose se produit. Je me sens sali, indigne, montré du doigt. Je peux avoir l'impression que mon identité profonde est remise en cause, mes amis, mes parents, ma manière de vivre ou d'éduquer mes enfants, mon humour, une grande partie de ce qui fonde mon existence.

Cet exemple d'effet produit par la dissonance cognitive ne peut-il pas nous servir à ébaucher une tentative d'apaisement, un chemin de compréhension de ce qui se joue, chez les uns et chez les autres, par-dessous les opinions qui se déchirent ?

FLANC RADICAL ET MOUVEMENT PROFOND

Les militants, ceux que certains disent « wokistes », pourraient précisément crier victoire face à l'exemple qui vient d'être décrit. D'une certaine manière, c'est l'effet recherché ! Bousculer les représentations, ébranler en profondeur, jusqu'aux ressorts de l'inconscient, pour déplacer la norme. Bingo ! Cet « uppercut » violent est même théorisé dans les milieux militants : on l'appelle l'effet du « flanc radical ». Selon cette théorie, tout mouvement qui lutte pour une cause a besoin d'un « flanc radical », c'est-à-dire de militants résolus à tenir des discours radicaux et à mener des actions explosives, car cela a pour effet de déplacer l'ensemble de la norme sociale, le cadre de ce qui est communément admis (qu'on appelle aussi la « fenêtre d'Overton », voir ci-contre). Les revendications plus modérées sont alors, par effet automatique, perçues comme plus acceptables qu'avant, comme un « moindre mal » pour les adversaires. Et la société progresse, pas à pas.

Peut-être. Peut-être est-ce un fonctionnement nécessaire dans une société apathique, repliée sur ses traditions. Mais a-t-on déjà théorisé l'inverse, en miroir ? Ne doit-on pas aussi, dans une société explosive, gangrenée par la binarité et

la violence verbale des réseaux sociaux, veiller au soin du tissu social, à la possibilité de continuer à faire société, à ne pas détruire les possibilités d'action du « flanc modéré » ? L'expression semble tiédasse, évidemment, mais il s'agit du même fonctionnement à l'œuvre, regardé depuis une autre perspective. Il est nécessaire que des forces collectives agissent en profondeur (aux racines), sous le déchirement des opinions, à réconcilier les groupes sociaux et à entretenir des liens. Une fois les bombes de langage larguées dans l'opinion, en admettant que cela soit indispensable, il faut aussi d'autres acteurs. Le flanc radical n'a de sens que s'il reste un grand nombre de personnes prêtes à jouer un autre rôle que celui de ruer dans les brancards.

Un mouvement d'éducation permanente comme les *Équipes Populaires* peut trouver sa place à ce niveau dans le débat de société actuel autour dudit « wokisme ». C'est un niveau « infra-polémique », car il s'agit de faire mouvement en profondeur, « sous les polémiques », au niveau des souffrances réelles, multiples et contradictoires. Cela ne peut se faire que dans des espaces qui interrompent le jugement, dans l'étape du « Voir » à laquelle il est indispensable de rendre ses lettres de noblesse. Voir, notamment, que si je suis à ce point secoué et révolté par tel ou tel discours féministe ou antiraciste, c'est sans doute qu'au fond je lui reconnais une certaine vérité. Le bon sens dirait : il n'y a que la vérité qui blesse. Voir, aussi, du côté des militants radicaux, que certains de leurs discours peuvent causer de profondes blessures d'incompréhension, que toute réaction hostile à leur lutte n'est pas forcément du fascisme mais peut-être le rappel d'autres dominations à l'œuvre, qu'on risque de ne plus regarder (liées par exemple à la pauvreté ou au niveau d'instruction). Voir, encore et toujours, que si la polarisation est sans doute inévitable, car humaine, elle risque de mener au campisme⁵, qui est toujours un aveuglement face aux spécificités, qui est le contraire du mouvement. □

La fenêtre d'Overton

La fenêtre d'Overton, du nom du politiste Joseph Overton (1960-2003), désigne le périmètre des idées considérées comme acceptables au sein d'une communauté politique. Les stratégies de communication politiques ont pour but de « déplacer cette fenêtre », donc de rendre petit à petit acceptables des idées considérées jusque-là comme inacceptables.

1. Je précise au passage que je ne renvoie pas ces deux positions dos à dos, comme si elles étaient équivalentes ou porteuses des mêmes dangers. Il existe évidemment des leaders d'opinion réellement fascistes ou réactionnaires, et des authentiques défenseurs de la justice sociale. Ce n'est pas ce qui nous occupe ici. Ce qui retient notre attention, indépendamment de la portée des engagements réels, c'est le mécanisme de polarisation des discours et des opinions, qui n'a pas forcément grand-chose à voir avec ces engagements réels, qui fonctionnent même souvent à vide, dans le vent.
2. Christian Bobin, dans *Prisonnier au berceau*, 2005.
3. Michel Monroy et Anne Fournier, « Construire l'univers conflictuel : se choisir un ennemi – s'armer » dans *Figures du conflit*, 1997, pages 55 à 88.
4. Chantal Mouffe, *Agonistique : Penser politiquement le monde*, Éditions Beaux-Arts de Paris, 2014.
5. Par campisme, on entend le fait de camper sur ses positions, de refuser de bouger, de regarder la réalité avec une seule paire de lunettes, toujours la même. Par exemple : tout observer avec les lunettes de l'anti-impérialisme, ou avec celles du féminisme, ou avec celles de l'antiracisme, ou avec celles du marxisme, ou même de l'intersectionnalité, etc. L'enjeu n'est pas de les ôter, mais de pouvoir les mettre toutes. Vraiment toutes, en étant toujours prêt à découvrir une nouvelle paire.